

Comment parle-t-on de la souffrance quand on est psychanalyste ?

Dimitris Sakellariou, psychanalyste

Le moins que l'on puisse dire à propos de ce titre c'est qu'il dénote une gageure. Car il faudrait au préalable pouvoir s'expliquer sur ce qu'est la parole, ce qu'est la souffrance et le comble de tout sur l'*être* de l'analyste.

Heureusement la modalité interrogative du titre laisse suggérer qu'une question est toujours plus importante que toute velléité de réponses, qui prétendraient par ces réponses supprimer les raisons de sa pertinence. Pourrions nous commencer alors par oser poser une première question : Qu'est-ce qu'est *la* souffrance ? Qu'est-ce qu'on appelle souffrance ? Le moins que l'on puisse dire c'est que la réponse n'est pas simple. C'est peut-être la raison pour laquelle il y a une inflation de réponses. Il y a même des tentatives de l'évaluer de la quantifier¹. Des tentatives également de définir la différence entre souffrance et douleur, ou bien entre souffrance physique et souffrance psychique. Posons pour commencer que la souffrante constitue plutôt quelque chose de l'ordre du phénomène. En revanche ce terme ne constitue en aucun cas un concept psychanalytique. Vous pouvez y aller, j'ai vérifié, vous ne trouverez pas ce mot comme item dans les index, raisonnés ou pas. Peut-on pour autant parler d'omission ? Même si en médecine on distingue la douleur comme un fait somatique de la souffrance comme un fait psychique généralement caractérisé de *subjectif*, le problème qui se pose est que plus on objective la souffrance moins on sait de quoi ou de qui l'on parle précisément. Même si nous commençons par une approche clinique phénoménologique si nous voulons saisir les enjeux autour de cette question nous ne pouvons que procéder d'abord par une de psychologisation de ce terme. Vous voulez un exemple de cette psychologisation ? Eh bien c'est lorsqu'on se laisse aller à dire souvent en médecine ou en psychologie : « qu'il faut faire parler le patient pour évacuer la souffrance », croyance partagée entre conception populaire et méconnaissance du processus de la parole réduite à sa vertu cathartique comme au temps d'avant la découverte de la psychanalyse par Freud.

La dichotomie corps/esprit n'est certainement pas pertinente en psychanalyse. La souffrance se manifeste parfois de façon spectaculaire, ou plus discrète, sans que cela se traduise strictement en termes d'intensité. Une difficulté surgit alors dans cette approche phénoménologique : comment évaluer une souffrance ? Comment remonter jusqu'à l'origine, jusqu'aux causes ? Comment y faire face ? Que faut-il traiter, quel type de traitement ? Y a-t-il des traitements efficaces ? Dans quelle

¹ C'est le cas pour la médecine où on demande d'évaluer la souffrance dans une échelle de un à 10 voire la médecine du travail lorsque cela remet en cause les directives venant de l'hierarchie ce qui ne semble pas être une affaire simple.

visée ? Cela commence tout d'abord avec un diagnostic médical ou psychologique : « Syndrome anxiodépressif post-traumatique »², « Troubles corporels », « Harcèlement » « Burn – Out », bref, voilà pourquoi votre fille est muette.

Après tout, derrière ces termes aussi génériques qu'imprécis, croyons-nous être quittes avec la recommandation d'une petite psychothérapie associée à un traitement de quelques antidépresseurs dont nous détenons en France le record d'usage ? On pourrait nous rétorquer que tout ceci semble réducteur sinon caricatural. Eh bien dans ce cas suivons la démarche freudienne qui tient compte de ce qu'on pourrait appeler « souffrance psychique » sans psychologiser le terme ni produire un concept certes empathique, mais plutôt confus sur le plan psychanalytique.

Clinique phénoménologique de la souffrance.

Commençons par poser cette question principale bien que difficile : où situe-t-on le *lieu* de la souffrance ?

Selon certains auteurs (Canguilhem –Leriche), la souffrance ne se situe pas au niveau réceptif sensoriel, de ce qui est reçu par un événement, mais dans une réaction qui prend la forme d'un refus. Cela correspond peut être davantage à un modèle culturel occidental quant à son approche phénoménologique. Pour certaines Écoles philosophiques de l'antiquité, dont le stoïcisme qui s'avèrent plus proches de la culture orientale, elles prônent en quelque sorte la non résistance l'acceptation de la souffrance et de la douleur. Dans tous les cas, ce qui compte n'est pas au niveau, ou dans la façon dont la souffrance est reçue mais au niveau où celle-ci sera décodée, avec la possibilité ou non d'être exprimée.

F. Dolto mettra en évidence ³ que les enfants qui ont subi des graves maltraitements (violences graves, incestes,) réagissent par le mutisme, où s'ils arrivent à en parler, il y existe un lien entre l'intensité de la violence subie, et la discrétion de l'expression d' « insensibilité » de ces enfants, dont certains ressemblent à des débiles psychiques. Ici le mutisme équivaut à l'absence d'appel au secours. Des phénomènes d'amnésie accompagnent durablement ce que l'on considère communément des traumatismes. Il y a là comme une coupure comme un « ne rien vouloir savoir », et c'est ce qui, entre autres, a amené Freud à formuler après la théorie de la défense, l'hypothèse du refoulement, ayant découvert qu'il n'y avait aucune automaticité dans *l'enregistrement* d'un souvenir. Dans la première

² Nous faisons remarquer qu'un diagnostic libellé de cette façon recouvre largement le champ de la clinique psychopathologique au point de perdre sa valeur de signification clinique.

³ Dolto Françoise *Au jeu du désir* Paris Seuil 1988

conception de l'appareil psychique au niveau des processus primaires, une fuite « automatique », un évitement semble avoir eu lieu. Il n'y a pas de traces de l'événement à ce niveau. D'où la nécessité des processus secondaires qui fonctionnent à contre courant des processus primaires : Il faut noter ceci : pour qu'il y ait inscription du phénomène douloureux il faut que celle-ci s'accompagne de la représentation d'un *destinataire* auprès de qui il pourra être transmis. Ce qu'on appelle « le vécu » ne reste ainsi pas isolé. Il ne se perd pas, et ne se répète pas dans le vide. Remarquons néanmoins ceci : pour qu'il puisse y avoir plainte il faut un destinataire, un Autre *de structure* auprès de qui tout cela puisse être adressé et donc représenté.

On pourrait tenter un recensement des occurrences freudiennes où le phénomène de souffrance ou douleur psychique est convoqué. On s'aperçoit qu'il en est question dès ses écrits sur la défense⁴ à *l'Esquisse*⁵ où il décrit les processus primaires et secondaires de l'appareil psychique. Il me paraît important de noter que le sous titre « l'épreuve de la souffrance » est précédé par un autre : « l'épreuve de la satisfaction », et suivi par un autre sous titre : « les affects et le désir ». Puis dans la théorie de la « Neurotica », il isole ce qu'il appellera « trauma sexuel » qu'il considère alors comme résultat à la suite d'une tentative « réelle » de séduction.

Au fond, même au niveau de l'hypothèse d'une tentative ayant eu lieu dans le réel, il précisera que le caractère traumatique se constitue dans *l'après – coup*, autrement dit, pas sans la contribution du sujet lui-même. Le principe de cette contribution s'avère aussi dans le cas général de la souffrance que recèle le symptôme. Freud parlera également de souffrance dans le cas du deuil et de la mélancolie, comme dans celui de l'angoisse. Dans le cas de l'angoisse de castration il semble universaliser celle-ci en la situant plutôt du côté des hommes.

Souffrance et Rêves

La thèse freudienne générique à propos des rêves est que le rêve, maintenu loin de la réalité, constitue « la réalisation (hallucinée) d'un désir refoulé »⁶. Le rêve se distingue à ce niveau du symptôme, qui est lui, « la réalisation d'un désir de la pensée refoulante »⁷.

⁴ Freud. S. *Les psychonévroses de défense* (1894) et *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense* (1896) Paris P. U. F. 1973

⁵ Freud .S. *Esquisse d'une psychologie scientifique* in *Naissance de la psychanalyse* Paris P.U.F. 1973

⁶ lettre à Fliess du 19-2 1899

⁷ Plus précisément Freud écrit :un symptôme apparaît là où la pensée refoulée et la pensée refoulante peuvent coïncider dans une réalisation de désir. *ibid*

Dans les rêves nous assistons à une neutralisation d'une expérience de souffrance traumatique, une circulation comme une véritable migration, qu'il s'agisse du rêve de « l'injection faite à Irma », ou bien celui du « trauma de la mâchoire abimée », ou bien encore celui du « médecin borgne ». Posons ici qu'un clivage se dessine déjà avant même de la théorisation de la *répétition*, et les rêves dits traumatiques. Ce clivage a lieu entre ce que l'on pourrait appeler une partie sensible, lieu où git la souffrance, mais séparée de l'autre partie qui comporte un démenti de celle-ci. Freud dans une lettre à Ferenczi fait part de ce clivage en relatant l'exemple d'une semaine horrible en événements tragiques, où entre autres il a perdu une de ses filles. Il décrit ce clivage en le situant entre son épouse et lui-même. Sa femme représentant pour lui la souffrance à vif « Ma femme fut effondrée » dit-il, alors que lui aurait eu cette pensée insistante: « la séance continue ». Comme si dans cette dichotomie entre le masculin et le féminin, le premier représentait une distance un exil, au moment même où, coté féminin, le vécu de la souffrance était à vif. La thèse centrale est que le psychisme ne correspond pas à une traduction, un pur archivage des événements de la réalité, mais à une séparation, voire une négation, un démenti de ce qui pourrait représenter directement la souffrance. Ferenczi fait référence à propos du trauma, de ce qu'il appelle un « clivage narcissique » dont la meilleure illustration pourrait figurer dans l'exemple de la bête qui ayant une patte emprisonnée dans un piège, préfère la sectionner pour se dégager. Processus d'automutilation que l'on retrouve dans de nombreux cas cliniques tout en s'interrogeant sur leur finalité. S'agit-il là d'une tentative de mise en distance de la souffrance ou bien d'un retour à ce qui peut raviver le « sentiment de vivre » contre justement la morbidité de la pulsion de mort ?

Malaise dans la Culture

Dans ce texte tardif de Freud nous trouvons une référence générale, assez rare pour être soulignée, à la souffrance. Il décrit trois types de souffrance : Celle que l'on rencontre dans son propre corps (déchéance physique, douleur, angoisse) celle qui provient du monde extérieur, du déchainement des forces de la nature et des conditions climatiques. Enfin la troisième origine que décrit Freud provient des rapports avec les autres êtres humains. De façon générale on parle de souffrance physique des douleurs liées au corps, mais aussi des douleurs psychiques qu'on qualifie à tort douleurs de l'esprit, ou de l'âme, alors qu'elles sont inséparables du corps (comme cela se présente dans le cas de la mélancolie, du deuil, de la dépression, voire de la manie) La dichotomie corps/esprit n'est pas pertinente en psychanalyse. Ces manifestations sont tantôt spectaculaires, tantôt plus discrètes. En revanche il ne devient pas possible d'évaluer ces phénomènes sur un plan quantitatif. Une difficulté surgit alors dans cette approche phénoménologique : comment évaluer une souffrance ? Comment remonter jusqu'à l'origine, jusqu'aux

causes ? Comment y faire face ? Que faut-il traiter, quel type de traitement ? Y a-t-il des traitements efficaces ? Dans quelle visée ? Cela commence généralement avec un diagnostic de type médical ou psychologique : « Syndrome anxiodépressif post-traumatique⁸, troubles corporels, harcèlement « Burn – Out » : Voilà donc pourquoi votre fille est muette. Le plus embêtant évidemment c'est que derrière ces termes génériques aussi banals qu'imprécis, ce qui s'évanouit du coup c'est le terme de sujet lui-même, comme s'il s'agissait d'une sorte d'épidémie en dehors de tout contexte de toute histoire de toute singularité. Alors dans ce cas nous nous croyons quittes avec la recommandation d'une petite psychothérapie associée à un traitement de quelques antidépresseurs⁹

Évidemment on peut nous rétorquer que tout ceci semble constituer un schéma réducteur voire caricatural

Deuil et mélancolie

Le deuil correspond peut-être à la façon la plus rependue d'illustrer ce qu'est une douleur psychique liée à la perte d'un être cher, objet aimé. Pour autant Freud considère que le deuil correspond à un processus normal,¹⁰ qui renvoie à un « travail psychique » spécifique. De façon générale nous entendons couramment l'expression « faire son deuil » de quelque chose, d'un état d'une situation. Il ne s'agit pas donc toujours d'une séparation d'avec un « objet », même si en réalité c'est bien d'un « objet interne » qu'il s'agit, plutôt que de l'objet externe dont prétendument le moi se trouve séparé.

⁸ Remarquons ici que ce libellé recouvre largement plus de la moitié des tableaux des classifications cliniques des manuels officiels de la psychopathologie

⁹ Il est vrai qu'en France nous détenons un record quant à l'utilisation des antidépresseurs et autres psychotropes.

¹⁰ « Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal etc.. L'action des mêmes événements provoque chez de nombreuses personnes, pour lesquelles nous soupçonnons de ce fait une prédisposition morbide, une mélancolie au lieu du deuil. Il est aussi très remarquable qu'il ne nous vienne jamais à l'idée de considérer le deuil comme un état pathologique et d'en confier le traitement à un médecin, bien qu'il s'écarte sérieusement du comportement normal. Nous comptons bien qu'il sera surmonté après un certain laps de temps, et nous considérons qu'il serait inopportun et même nuisible de le perturber. » in Deuil et mélancolie Paris

En revanche il s'agit de tout autre chose avec la mélancolie¹¹. Là selon toute apparence ce n'est pas l'objet qui se situe sur le devant de la scène, mais le moi sur lequel « tombe l'ombre de l'objet et qui devient à son tour objet d'auto reproches qui vont jusqu'au sentiment profond d'indignité¹²

Enfin nous avons une idée de la souffrance dans le cadre de la psychose et notamment dans le cas de la schizophrénie, voire dans certains cas « mixtes » comme la démence paranoïde selon la nomenclature Freud - Kraepelinienne.

Les signes cliniques les plus fréquents sont les sentiments de persécution.

Des symptômes en souffrance au symptôme analytique.

Freud commencera sa carrière médicale en recevant toute sorte des patients que les autres médecins de Vienne refusaient de recevoir, se lassant rapidement des plaintes itératives et de leur esprit vindicatif. Il s'agissait essentiellement d'hystériques. Freud découvre que les paralysies hystériques sont liées plutôt au langage qu'aux explications du circuit d'innervation dont témoignaient les manuels d'anatomophysiologie et pathologie. Il soutient que « *Le lieu du symptôme somatique est souvent autre que celui de l'acte vécu comme traumatisant*¹³ »

11 « *Appliquons maintenant à la mélancolie ce que nous avons appris du deuil. Dans toute une série de cas, il est manifeste qu'elle peut être, elle aussi, une réaction à la perte d'un objet aimé ; dans d'autres occasions, on peut reconnaître que la perte est d'une nature plus morale... Dans d'autres cas encore, on se croirait obligé de maintenir l'hypothèse d'une telle perte mais on ne peut pas clairement reconnaître ce qui a été perdu, et l'on peut admettre à plus forte raison que le malade lui non plus ne peut pas saisir consciemment ce qu'il a perdu. D'ailleurs ce pourrait encore être le cas lorsque la perte qui occasionne la mélancolie est connue du malade, celui ci sachant sans doute qu'il a perdu mais non ce qu'il a perdu en cette personne.* »Ibid.

12 *La mélancolie se caractérise du point de vue psychique par une dépression profondément douloureuses, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité et la diminution du sentiment d'estime de soi qui se manifeste en des auto-reproches et des auto-injures et va jusqu'à l'attente délirante du châtement. Ce tableau nous devient plus compréhensible lorsque nous considérons que le deuil présente les mêmes traits sauf un seul : le trouble du sentiment d'estime de soi manque dans son cas. En dehors de cela c'est la même chose. Le deuil sévère, la réaction à la perte d'une personne aimée, comporte le même état d'âme douloureux, la perte de l'intérêt pour le monde extérieur - dans la mesure où il ne rappelle pas le défunt -, la perte de la capacité de choisir quelque nouveau objet d'amour que ce soit - ce qui voudrait dire que l'on remplace celui dont on est en deuil -, l'abandon de toute activité qui n'est pas en relation avec le souvenir du défunt. Nous concevons facilement que cette inhibition et cette limitation du moi expriment le fait que l'individu s'adonne exclusivement à son deuil, de sorte que rien ne reste pour d'autres projets et d'autres intérêts. Au fond ce comportement nous semble non pathologique pour la seule raison que nous savons si bien l'expliquer.*

13 Il écrit aussi : « *Les motifs de la maladie doivent être nettement distingués des modes que peut revêtir celle-ci c'est à dire du matériel dont sont formés les symptômes* ».

Autrement dit il distingue la partie phénoménologique du symptôme (souffrance souvent exprimée dans la plainte), de sa formation et de sa cause d'origine traumatique. Forme, formation et cause sont par là séparés dans la manifestation du symptôme et toute la question est celle de saisir pourquoi ces registres ont-ils été séparés et comment peuvent-ils être reliés. Il découvre également que le symptôme névrotique bien que surdéterminé « signifie la représentation -la réalisation - d'un fantasme à contenu sexuel¹⁴ » Le symptôme constitue ainsi une forme de retour d'une « satisfaction sexuelle » depuis longtemps refoulée. Il écrira dans *Inhibition symptôme et angoisse* que « *le symptôme est le signe et le substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu*¹⁵ » Lacan dira même que le symptôme va dans le sens d'un *désir de reconnaissance*, mais ce désir reste exclu, refoulé. En somme le symptôme en psychanalyse est une *émanation du sujet*, il concerne une vérité refoulée, et il a une étiologie sexuelle. Le fait même qu'un patient s'adresse à un analyste pour lui faire part de la souffrance du symptôme, il lui fait supposer de facto un savoir qui comme tel lui échappe, bien que ce savoir insu de lui se trouve justement en lui. Seulement le symptôme recèle une satisfaction paradoxale dont le sujet ne compte pas se séparer de si tôt, sa demande donc le divise. S'il tient à cette satisfaction paradoxale, disons le mot, à la jouissance du symptôme au prix de la souffrance qui l'accompagne c'est qu'il craint intuitivement que l'analyse aurait raison de son désir, et ça il ne le voudrait pour rien au monde. En revanche il trouve chez l'analyste un allié qui ne tient pas du tout à faire céder le sujet ni sur son désir ni sur sa jouissance du symptôme. L'offre de l'analyste consiste à venir compléter le symptôme de l'analysant en soutenant ce *sujet-supposé-savoir*, offre dépliée dans le transfert en tant que cause substituée de son désir¹⁶ (celui du \$). Seulement le deal ne se conclut et l'analyse ne peut commencer que si le sujet consent à distinguer la cause de tout ce qui lui arrive, de l'Autre à qui il attribuait l'origine. Il pourra ainsi avec le temps commencer par s'apercevoir que du même coup il ne pouvait faire autrement que lui résister à cet Autre, de peur de « tout perdre ». L'ironie dans l'affaire c'est que cette crainte même ne peut être que paradoxale, car le sujet finit par découvrir que l'on ne craint jamais de perdre que ce qu'on n'a pas vraiment, tout en restant persuadé que ce que l'on a pas on le « donne » volontiers sous la forme de l'amour, du moins le croit-on ainsi. Car ce qu'on n'a pas cela fait déjà un bail qu'on l'a déjà perdu.

14 Le cas Dora

15 Freud S. *Inhibition symptôme et angoisse* Paris P.U.F. 1973

16 Bruno P. *Demande, commencement* in *Papiers psychanalytiques* Toulouse P.U.M. 2000

Si le symptôme a été défini à un moment par Lacan comme le retour de la vérité dans la faille d'un savoir il (le symptôme) n'en demeure pas moins un *enjeu de jouissance*

Le symptôme est un événement de corps qui prend des formes paradoxales, Angoisse, phobies, doutes graves, dépressions, sentiment de culpabilité, sentiment d'indignité, masochisme moral, rituels pénibles, automutilations hypocondrie phénomènes psychosomatiques etc., comme s'il y avait une nécessité de maintien d'un seuil de désagrément et de souffrance qui constituent moins une revendication qu'une objection à l'Autre, une résistance à son savoir à son pouvoir réel ou supposé, voire une volonté de ne pas céder à ce qui fait l'os de sa propre singularité. Si l'on parle d'enjeu de jouissance c'est que derrière l'aspect paradoxal il y a une logique implacable qui témoigne du fait que le symptôme en tant qu'irréductible fait signe, non seulement du sujet mais aussi d'un réel au delà du sens et de la signification qu'il peut prendre parfois. Le symptôme comme tel appartient au sujet. Il constitue sa propriété indéniable car il assure le nouage qui lie les éléments de la structure et lui assure ainsi une subsistance. Le comble du comble c'est que ce n'est pas vraiment le sujet qui souffre, mais le corps en tant que support de cette souffrance /jouissance. Signe de la division subjective il constitue un point de résistance fondamentale à tout discours déshumanisant. Il résiste même aux tentatives de réduction voire aux velléités d'éradication qu'une psychologie médicalisée ou une médecine psychologisante préconise, car dans le monde où l'on vit on entend de tout. Des traitements par reconditionnement comme s'il s'agissait d'appareils, aux expériences par implantation de puces électroniques au niveau de l'encéphale, comme s'il n'y avait pas déjà un arsenal impressionnant de molécules prêtes à modifier l'état d'humeur des patients, surtout lorsqu'ils s'avèrent plus récalcitrants que ce que l'ordre public ne puisse tolérer. Alors une question cruciale se pose à la psychanalyse et aux psychanalystes : que peut la psychanalyse étant donné la place modeste qu'elle occupe dans une société méta - moderne où la plainte pour les différentes formes de souffrance ont cédé le pas aux revendications des jouissances auxquelles on s'identifie pour tenter d'anesthésier ne serait-ce qu'un peu sa propre douleur d'exister ? Freud avançait que la psychanalyse peut transformer le malheur dramatique du névrosé en malheur banal. Pourrions nous ajouter qu'une psychanalyse permet d'élaguer la souffrance supplémentaire du symptôme et donner ainsi une chance au sujet de le transformer ce symptôme en quelque chose qui sera définitivement inguérissable, véritable appui, source d'acte créatif et facteur d'équilibre dans le fonctionnement du lien social ? Lacan Nous a ouvert des perspectives par l'impératif éthique pour l'analyste de tenter de rejoindre la subjectivité de son époque, ce qu'il a lui-même amplement réalisé. Il a restitué le symptôme dans le cadre d'un matérialisme nouveau « Le symptôme est ce que le sujet a de plus réel » au delà même de sa vérité. C'est pourquoi il n'a pas hésité à attribuer la paternité de son invention à Marx, qui pour lui en fut historiquement le véritable inventeur

Marx le Symptôme

À l'esclavagisme, mode de production sous la houlette du maître que le fouet du surveillant incarnait, un maître moderne va succéder sous la forme de marché libéral de gré à gré comme on dit. Et alors que tout le monde applaudissait la fin de l'esclavage et de l'exploitation du travail des esclaves de tout âge, (puisque toute la famille appartenait au maître), l'économie du marché, autre nom du capitalisme introduisait une forme plus subtile d'exploitation dans les rapports de production. Le capitaliste se passe de la propriété en terme humain, humain il se montre par ailleurs puisque il propose de rémunérer le travail du prolétaire. Il prendra en charge les frais d'entretien de la force du travail de l'ouvrier et de sa famille. Le calcul sera fait au gré ... du marché selon la loi de l'offre et de la demande. L'exemple simple qu'en donne Marx indique que si la valeur de l'entretien de la force du travail vaut l'équivalent de x heures, eh bien cela sera le montant du salaire au taux horaire établi toujours au gré du marché. Cet échange de valeur travail contre argent constituera la *valeur d'échange*. Seulement pour le capitaliste il n'y a aucune raison de ne pas faire travailler l'ouvrier pour $2x$ heures, voire plus en jouant sur le taux horaire équivalent toujours au coût de l'entretien de la force du travail. Le tour est joué, et on n'y voit que du feu. La quantité du travail fourni que Marx a fait appeler *valeur d'usage* génère le double et c'est sur cette partie non payée au salarié que le capitaliste fera du profit. Profit qui viendra augmenter son actif donc son capital. Cette différence entre la valeur d'échange (entretien de la force du w) et la valeur d'usage (valeur produite par le travailleur) Marx l'appela la plus value ou survalueur que le capitaliste encaisse... en silence dans un rapport du simple au double. Quelque soit la complexité du calcul ce rapport sera toujours une constante. Cela explique ce que Marx appelait le rire du capitaliste réel ou fictif représentant sa satisfaction de soutirer du bénéfice sur la dépense de la force vive du travailleur. Marx avait repris le principe que l'économiste anglais Ricardo avait formalisé sur la valeur d'une marchandise comme équivalente au temps passé à sa production. Autrement dit Marx a démontré de façon limpide le principe de l'exploitation capitaliste. Le capitaliste est donc propriétaire non de l'ouvrier mais de cette valeur d'usage achetée par un investissement moindre calqué sur la valeur d'échange. Est-ce qu'on peut dire que la complexification de l'économie du temps de Marx jusqu'à nos jours a modifié ce principe au niveau de la production de plus value à partir des rapports de production ? Certes non si ce n'est que l'écart entre les deux valeurs a tendance à se creuser dans la mesure où l'on impose à l'avance comme principe le taux du profit en jouant sur les autres « variables d'ajustement » comme on dit autrement dit en licenciant ce qui a tendance à faire diminuer encore plus la valeur d'échange au profit de la valeur d'usage (moins de personnes travaillent plus) Alors vous aurez compris que la tendance générale va dans le sens de l'augmentation du temps du travail qu'au plein emploi. Quand on pense que Keynes prônait une semaine de travail d'une durée de 20 heures estimant que

c'était suffisant pour les humains qui pourraient avoir d'autres occupations plus intéressantes et enrichissantes sur d'autres plans on croit rêver ! Et pourtant Keynes n'avait rien d'un affreux gauchiste. Force est de constater que ni au temps de l'Union Soviétique ni plus près de notre époque avec l'exemple de la Chine, jamais ce principe de production basé sur la production de la plus value n'a été remis en cause. Nous sommes au contraire dans l'ère de l'absolutisation du marché comme le formulait déjà Lacan à son époque, qui n'avait pourtant pas à déplorer les effets néfastes de la mondialisation-globalisation. Il ne faut certes pas confondre la plus value avec le prix du travail. Le prix du travail est ajusté au prix du marché du travail. Il peut être plus ou moins juste, élevé ou au contraire très bas, mais c'est la régulation faite par le marché les luttes sociales, et quelques autres paramètres économiques locaux ou régionaux (effets de la crise économique, dette mise sur le dos de l'État etc. (par exemple le salaire minimum en Grèce fut divisé au moins par deux durant les huit ans de récession : 400 euros au mieux, car il n'y a pas de SMIC institué comme en France.) Quoi qu'il en soit il y a toujours une part de travail qui ne sera pas payée au travailleur qui correspond à la valeur d'usage, propriété désormais de « l'homme aux mille écus » qui l'achète. Pourrions-nous peut être nous poser la question de savoir ce que serait une économie où il n'y aurait pas des rapports de production fondés sur la production de la plus value ? Question apparemment utopique certes. Sauf que dans le cas de cette hypothèse le système capitaliste ne pourrait ni fonctionner ni survivre, puisque ce système est fondé sur cette spoliation de la jouissance que constitue la plus value. Une autre question survient alors : Qui en dernière instance a profité le plus de cette découverte marxienne ?

Lacan avance ici une réponse inédite si non choquante mais dans tous les cas bien argumentée.

Le sujet capitaliste

Quoi qu'il en soit ce système capitaliste ne produit donc pas que de la plus value, il produit un *sujet* capitaliste fondamentalement frustré car divisé entre la valeur d'échange et la valeur d'usage.¹⁷ En effet si le manque-à-jour est un des noms du sujet, la modalité du manque-à-jour correspondant au sujet capitaliste, reste orientée par une frustration qui augmente au fur et à mesure de la consommation des biens qu'il achète avec l'argent de la valeur d'échange. Comment cela est possible ? À ce niveau il convient de distinguer l'objet α comme plus-de-jour de l'objet de l'objet a comme cause du désir. L'objet α comme cause du désir

17 « Un sujet est ce qui peut être représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Cela n'est il pas calqué sur le fait que, dans ce que Marx déchiffre, à savoir la réalité économique le sujet de la valeur d'échange est représenté auprès de la valeur d'usage ? C'est dans cette faille que se produit et que choisit ce qui s'appelle la plus-value. Ne compte plus à notre niveau que cette perte. Non identique à lui même le sujet ne jouit plus

représente plutôt la perte originale que le sujet subit du fait de son entrée dans le langage du fait même qu'il a à se représenter par le signifiant. En revanche l'objet plus-de-jouir correspond à ce qui se présente comme compensation à cette perte. C'est la carotte qui va relancer l'idée qu'il y a une lichette, un reste de jouissance à récupérer puisqu'il n'y a pas de jouissance toute. Seulement il ne faut pas se tromper là encore car, si le discours se vectorialise entre un moins « manque premier » et un *plus* qui viendrait y suppléer, ce plus ne compense pas davantage cette première perte. Au contraire il la re - situe comme mémorial toujours d'une perte.¹⁸ Ce *plus* du plus-de-jouir n'est pas un plus d'addition mais un plus d'addiction. On peut aussi l'entendre comme une *cession* : il n'y en a plus, donc il en faut ...encore, voire encore plus, toujours plus de plus en plus, jamais assez, pas de satisfaction possible. Ce qui reste au sujet c'est sa division entre un « besoin » de savoir et un appel renouvelé à la jouissance qui relance ce que Lacan appelle « l'animation féroce de la pulsion ». Nous savons qu'il n'y a pas de satisfaction possible pour le sujet, car contrairement à ce que promet la sirène capitaliste, aucun objet ne peut le satisfaire, d'être toujours objet de substitution. Néanmoins la relance opère du côté de l'appétit, qui surgit de l'animation du pulsionnel et nous avons là le mécanisme bien connu de l'addiction. Cela se vérifie aussi au niveau du savoir dans la mesure où le « besoin de savoir » ne peut se transformer en désir de savoir. Nous avons également un aperçu de ce qui instaure le cycle de la répétition et qui entretient la souffrance du symptôme ainsi que la pulsion de mort. Ce cercle infernal renvoie également à ce que Freud épingle du Surmoi : jouissance déplaisante qui croît au fur et à mesure que le sujet renonce à la satisfaction¹⁹. La seule « satisfaction » que le sujet récupère se limite dans le cadre du fantasme, qui inclut justement la castration²⁰.

Pour Marx donc, le Symptôme consiste à poser que le sujet ne peut être identique à lui-même. C'est un « exilé de la jouissance », un aliéné, étranger à lui-même puisque son être de jouissance est hors de lui. En guise de réponse il va prôner une solution pour le sujet prolétaire « messie du futur » afin que celui-ci récupère la

18 Lacan précise qu'il ne s'agit pas de jouissance que le sujet récupère : »Ce que le sujet récupère n'a rien à faire avec la jouissance, mais avec sa perte » « Le plus-de-jouir est ce qui répond non pas à la jouissance, mais à la perte de jouissance, en tant que d'elle surgit ce qui devient la cause conjuguée du désir de savoir et de cette animation(...) féroce qui procède du plus de jouir.

19 Lacan précise que contrairement à ce qu'avance Freud le Surmoi n'est pas effet de la répression qu'induit la culture mais, effet de la faille structurale entre symbolique et réel entre signifiant et jouissance.

20 À l'exception près du discours du maître au sein duquel le fantasme n'opère pas et la jouissance comme telle est perdue.

jouissance perdue : Il faut faire la révolution et récupérer ainsi la plus-value pour en jouir enfin. Le moins que l'on puisse dire c'est que cela n'a pas marché. Nous emmétrons une hypothèse comme élément susceptible d'expliquer en partie ce ratage d'après la thèse de Lacan dont Pierre Bruno fait largement état dans son ouvrage important *Lacan Passeur de Marx*²¹

Revenons au sujet capitaliste et la société de consommation que les moins de 50 ans ont toujours connu car ils sont tombés dedans quand ils étaient petits. Qu'est-ce qu'il tente de récupérer à partir de la plus value perdue ? Comment récupérer la jouissance par la consommation ? Nous avons montré tout à l'heure que c'est impossible. Ce que le sujet récupère, ce sont les objets dits de consommation, objets incarnant un plus-de-jouir, mis en circulation par le marché. Au delà du risque d'addiction ces objets que Lacan appelle les « lathouses²² ». Ce qui reste caché c'est le caractère doublement fétichiste de tous ces objets : d'une part leur valeur se trouve en dehors de la valeur d'usage (en tant qu'objet qui satisfait un besoin social), mais aussi et surtout ces objets sont appelés ainsi parce qu'ils tentent d'obturer le trou de la perte de jouissance. C'est la logique même du discours capitaliste de promettre une jouissance sans limite et sans perte. C'est toujours gagnant - gagnant, pas d'obstacle tout se récupère, la consommation augmente la production qui est sensée augmenter la consommation ! Cela tourne rond ! Quel mensonge ! Le comble est que de nombreux êtres humains y croient où bien feignent d'y croire ! On ne voit que du feu. Quelle supercherie ! Lacan dévoile après Marx cette affaire de spoliation de la jouissance²³ : « *Ce que Marx dénonce dans la plus value, c'est la spoliation de la jouissance. Et pourtant, cette plus-value c'est le mémorial du plus de jouir, son équivalent du plus de jouir. La société de consommation prend son sens de ceci, qu'à ce qui en fait l'élément qu'on qualifie « d'humain », est donné l'équivalent homogène de n'importe quel plus-de-jouir qui est le produit de notre industrie, un plus de jouir en toc pour tout dire* ». Il m'a fallu relire plusieurs fois cette phrase pour m'apercevoir qu'elle anticipe sur l'évolution actuelle de notre société et la déshumanisation qui la caractérise par la mise en équivalence, le ravalement de l'humain à une valeur d'échange qui le met à égalité avec les « lathouses » en circulation promues à sa place.

Pour conclure

²¹ Bruno Pierre *Lacan Passeur de Marx* Toulouse Érès 2010

²² Néologisme lacanien qui trouve son origine du grec *Λαθάειν* qui signifie quelque chose qui reste caché, discret

²³ Lacan J. *Le Séminaire L'envers de la psychanalyse* Paris Seuil

Nous arrivons à un point où il est impossible de ne pas se poser une question cruciale : À quoi peut servir la psychanalyse en général et une psychanalyse en particulier ? La psychanalyse est elle vouée à recevoir la plainte d'un sujet, et de lui permettre, s'il consent à s'y appuyer, d'élaguer ce qui de la souffrance l'empêche de vivre en dégageant son symptôme comme radical de sa singularité afin de faire face dans le lien social à l'adversité ? Ou bien la psychanalyse est elle une nouvelle approche matérialiste qui préconise la possibilité de se sortir de ce système qui détruit aussi bien l'humain que le lien social tout en promettant des modalités de jouissance sans entraves branchées directement sur chaque individu ?

Alors la véritable question est celle de savoir si ces deux questions sont contradictoires ou bien si elles se rejoignent en ouvrant des perspectives pour chaque sujet dans le futur. Nous parions pour cette dernière option qui articule les deux visées qui loin d'être contradictoires nous paraissent complémentaires.

Nous avons soutenu que la psychanalyse n'est pas une thérapie de la souffrance comme telle et surtout pas comme une méthode dite d'adaptation à la réalité.

Tarbes le 30 Septembre 2016

Dimitris Sakellariou

1